



Une œuvre en partage

Dossier de présentation

Dans le cadre du festival NUMOK, festival des cultures numériques des bibliothèques de la Ville de Paris, découvrez 6 artistes du Fonds d'art contemporain – Paris Collections à la bibliothèque Françoise Sagan (10^e) !

Les œuvres, sélectionnées par l'équipe de la bibliothèque, rassemblent **des pratiques artistiques variées qui questionnent le rapport entre l'humain, la création artistique et les nouvelles technologies**. La plupart d'entre elles ne sont pas de l'art numérique à proprement parler, c'est-à-dire des œuvres dont la composante principale s'appuie sur du code informatique, mais plutôt des œuvres sur le numérique. Les artistes s'approprient des pratiques ou des esthétiques liées aux nouvelles technologies pour les explorer, les détourner ou les critiquer.

À l'heure de nombreux débats sur la place de l'intelligence artificielle dans nos sociétés, sous-thème de l'édition 2024 de NUMOK, plusieurs œuvres du corpus **s'intéressent à la psychologie et aux sciences humaines**. Elles permettent de réfléchir aux différences entre intelligence artificielle et intelligence naturelle. Le parcours est conçu comme une gradation d'œuvres où la présence humaine est très papable jusqu'à une œuvre programmée par un algorithme.

Edouard Boyer

Edouard Boyer est un artiste français né en 1966 à Sainte-Adresse en Normandie. Comme beaucoup d'autres artistes de sa génération, c'est un **artiste conceptuel**, c'est-à-dire que ses œuvres reposent sur des concepts. La recherche technique et esthétique importe peu par rapport au discours autour de l'œuvre. De par leurs formes atypiques, les œuvres conceptuelles questionnent la définition et le statut de l'œuvre d'art.

En plus d'être conceptuelles, les œuvres d'Edouard Boyer documentent souvent des actions que l'artiste a réalisées et sont, en ce sens, proches de **performances**. Par exemple, dans *L'Epidémie* (1998), l'artiste a porté plainte auprès de différents commissariats parisiens pour avoir perdu un tableau fictif intitulé *Mon amour propre*. L'œuvre finale à exposer est l'ensemble des procès-verbaux des dépôts de plaintes signés par l'artiste.



Edouard Boyer, *L'Epidémie*, 1998, 12 procès-verbaux, 21 x 29,7 cm chaque,
Fonds d'art contemporain – Paris Collections

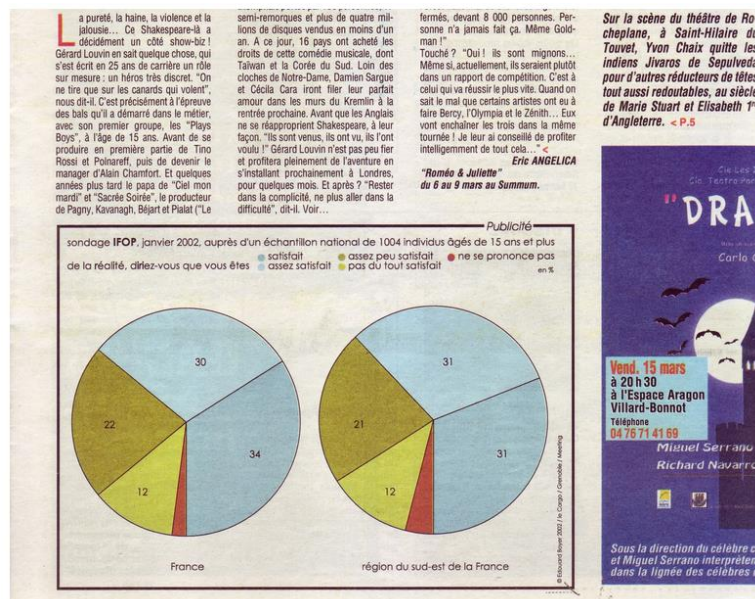
L'œuvre *De la réalité* exposée à la médiathèque Françoise Sagan fait partie d'une série de plusieurs œuvres sous forme de **sondages**. L'artiste a demandé aux habitant.es de plusieurs villes de France leur impression sur « la réalité ». Dans le cas de la sérigraphie du Fonds d'art contemporain, 1004 personnes de 15 ans et plus ont été sondées par des agent.es de l'IFOP (Institut français d'opinion publique) en janvier 2002. Il y a deux groupes comparés « Région parisienne » et « France » et les différences sont minimes entre les deux résultats. Le résultat du sondage sous forme de graphiques numériques a été diffusé aux emplacements des panneaux publicitaires de la Ville du Blanc-Mesnil en Seine-Saint-Denis.



Images de la diffusion des affiches au Blanc Mesnil, disponibles sur le site de l'artiste :

<http://www.boyerdouard.net/fr/serie/view/10/de-la-realite/39/blanc-mesnil>

Dans d'autres villes comme Bordeaux, Grenoble ou Vénissieux, le résultat des sondages a été restitué sous forme de cartes postales ou dans la presse locale, ce qui montre l'inventivité d'Edouard Boyer et sa volonté **d'infiltrer des sphères non-artistiques de la société avec ses projets**. Ce mode opératoire lui permet de toucher un public très large.



Publication du résultat du sondage avec un autre échantillon de réponses dans le journal grenoblois *Le Dauphiné Libéré* en 2002

Edouard Boyer **détourne avec humour**, un format sociologique beaucoup commenté, le sondage d'opinion publique. Le premier sondage d'opinion publique a été effectué pour l'élection présidentielle de 1936 aux Etats-Unis. Peu après, l'IFOP est créé en France et publie des résultats de sondages dans la presse dès 1939. Cette technologie peut être vue comme **une ancêtre du numérique car elle est basée sur la récolte et le traitement de données en masse**. Au départ effectuées de manière manuelle, de plus en plus d'enquêtes passent aujourd'hui par des formulaires en ligne.

La question des données se pose aussi avec l'intelligence artificielle car certains algorithmes sont conçus pour apprendre seule à partir de données. Toutefois, des chercheurs ont remarqué que cela crée des intelligences avec des biais sexistes ou racistes, présents dans les données utilisées. Par exemple, des systèmes de reconnaissance faciale reconnaissent moins bien les visages Noirs car la plupart des images d'apprentissage étaient des corps Blancs¹.

Les sondages ont aussi été critiqués dès leurs apparitions **pour leur manque de fiabilité**. Comme l'a souligné Pierre Bourdieu, il faut que tous les sondés soient au même niveau d'informations sur la thématique et que tout le monde comprenne de la même manière la question. Edouard Boyer perturbe ce système avec sa question très simple « De la réalité dites-vous que... » car **la notion de « réalité » est difficile à définir**.

Les politologues ont aussi beaucoup souligné les liens entre sondage et vie politique. Le résultat des sondages peut influencer une élection ou des prises de décisions, on parle de **démocratie d'opinion**. Cette démocratie d'opinion s'est renforcée avec les réseaux sociaux où tout le monde peut donner son avis immédiatement. La commande d'Edouard Boyer est à nouveau en décalage car elle n'a pas d'autres buts que d'être drôle et poétique mais sous-entend tout de même un vrai questionnement existentiel.

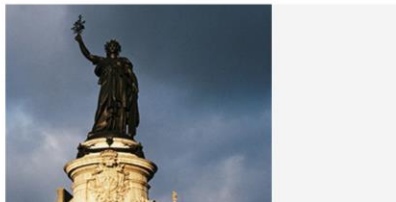
L'artiste utilise les interactions facilitées par le numérique dans un autre projet BIO-GRAPHIE. Sur un site Internet, chacun.e peut décider « d'infléchir et de parasiter le cours de la vie de l'artiste en décidant ce qu'il doit vivre, ce qu'il doit faire, voir ou connaître ».

928 commandes - [Ajouter votre commande](#)

1 2 3 4 5 6 7 8 9 Suivant



G. | 05 mars 2016
Edouard témoigne des ombres
Mots clé(s) : noir et blanc, ombre, miroir, reflet, écran



dixit | 03 septembre 2015
Edouard écoute bien : écoute bien la rumeur.
Mots clé(s) : statue, ombre, foule

Capture d'écran du site : <http://www.edouardboyer.net/?m=1&of=0&k=0>

¹ A ce sujet, voir le documentaire *Coded Bias* de Shalini Kantayya, 2020

Carla Adra

Carla Adra est une artiste franco-canadienne née en 1993 à Toronto. Elle s'intéresse aux récits de soi et aux processus d'écoute et d'empathie. Dans ses films ou performances, elle propose **des espaces-temps de rencontres singulières**.

L'œuvre acquise par le Fonds d'art contemporain et exposée à la médiathèque Françoise Sagan a révélé l'artiste lors de la 15^e Biennale de Lyon en 2019. Intitulée *Bureau des Pleurs*, elle est composée de 267 courtes vidéos. Dans chacune d'entre elles, Carla Adra interprète face caméra un témoignage qu'un.e Lyonnais.se lui a transmis dans la rue.

Même si l'on peut parfois deviner l'âge ou le genre de la personne selon les récits, Carla Adra préserve **l'anonymat des participant.es**. L'artiste fait **un vrai travail d'interprétation**, en changeant le rythme des paroles et le ton de sa voix à chaque témoignage. Les histoires sont de toutes natures, allant de vrais traumatismes à une punition au collège.

Le cadrage est toujours le même. L'artiste se filme avec une webcam, en plan poitrine, son casque sur les oreilles. La simplicité du dispositif rappelle le dispositif **des streamer.ses** (personnes créant du contenu divertissant en live sur diverses plateformes) ou des Youtubeur.ses faisant des vidéos dans leurs chambres. La frontalité du cadrage instaure une complicité avec le regardeur.se qui se sent saisi.e émotionnellement par les histoires.

La question de l'empathie et de la compréhension des émotions est particulièrement intéressante au regard des nouvelles technologies. Les opposants de l'intelligence artificielle soulignent souvent qu'une machine ne pourra jamais avoir **une intelligence émotionnelle, une capacité à comprendre les émotions des autres**. A l'heure actuelle, certaines IA sont capables de reconnaître des émotions en décodant des expressions faciales sur des images². La variété du jeu de Carla Adra montre bien la complexité des variations d'expression de la tristesse humaine.

Carla Adra a, par la suite, développé ce projet sous deux autres formes. En 2022, à Amsterdam au Theatre Royal Carré et en partenariat avec le Marina Abramovic Institute, elle a recueilli de nouveaux témoignages. Les participant.es ont ensuite filmé l'artiste en train de réciter leur récit puis les vidéos ont été postées sur Tiktok. Cette version, intitulée *L'employée du Bureau des Pleurs*, met aussi en

² Audrey Masson, « L'intelligence artificielle est-elle prête à comprendre les émotions humaines ? », *The Conversation*, publié le 25 avril 2021, <https://theconversation.com/lintelligence-artificielle-est-elle-prete-a-comprendre-les-emotions-humaines-151409>

lumière le côté défouloir des réseaux sociaux. En effet, les usager.es des réseaux sociaux peuvent les utiliser pour trouver de l'écoute ou du soutien y compris auprès d'inconnu.es³.



Images de la performance *L'employée du Bureau des pleurs*, Amsterdam, 2022

La famille du Bureau des Pleurs est une autre forme du projet développée au Palais de Tokyo. L'artiste a recueilli des témoignages d'employé.es du centre d'art, que des performeuses, aux physiques proches de celui de l'artiste, ont ensuite récité dans le lieu. La performance pose des questions troublantes sur l'identité et les possibilités de porter la parole d'autrui.



Image de la performance *La famille du Bureau des Pleurs*, Palais de Tokyo, 2022

³ <https://www.cairn.info/revue-societes-2016-3-page-49.htm>

Berdaguer & Pejus

Christophe Berdaguer et Marie Péjus travaillent ensemble à Marseille depuis 1992. Toutes leurs œuvres sont marquées par des questionnements autour de l'architecture.

Au-delà des formes architecturales, Berdaguer et Péjus s'intéressent **aux liens entre l'espace, l'habitat et la psychologie** :

« L'architecture n'est pas seulement une enveloppe qui nous protège et nous reconforte, c'est aussi une machine qui conditionne, qui détermine notre façon de penser et de vivre.⁴»

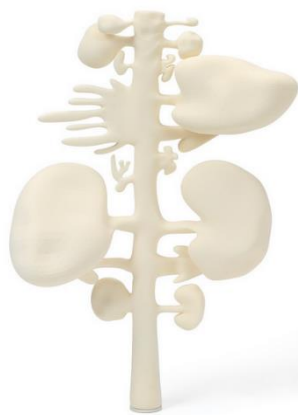
Une partie de leurs œuvres s'intéressent à démontrer comment un espace peut changer notre état d'esprit notamment dans le cas d'installations comme *Bulles de confiance*. Dans une structure ronde dessinée par les artistes, les visiteurs peuvent pénétrer et être au contact de substances chimiques agréables comme l'ocytocine, une hormone provoquant confiance et empathie.



Bulles de confiance, 2015, vue d'exposition à la Friche de la Belle de Mai en 2018, © Adagp, Paris

Dans d'autres cas leurs travaux questionnent le phénomène inverse à **savoir comment une vision personnelle d'un espace peut refléter un mal-être intérieur ?** Cette deuxième question fait spécialement écho avec la série *Psychoarchitecture*. Dans cette série débutée en 2006, Berdaguer et Péjus récupèrent des dessins d'enfants réalisés dans le cadre de tests psychologiques. Les artistes modélisent le dessin sur ordinateur et l'impriment ensuite en 3D pour lui donner vie dans l'espace. La série *Psychoarchitecture* se concentre sur des représentations de maisons mais Berdaguer et Péjus ont utilisé le même procédé avec des représentations d'arbres aussi liées à des tests psychologiques.

⁴ Berdaguer+Péjus, entretien avec Sébastien Pluot, Arles, Analogues, 2012, p. 6



Anna 18 et Helena 18, 2008, série Arbres, résine et stéréolithographie, CNAP, © Adagp, Paris, crédit photo : Fabrice Lindor

D'apparence naïve et fantastique, les maisons prennent tout un autre sens lorsque l'on sait le contexte de leur réalisation initiale. Lors des tests, on demande au patient de réaliser un sujet imposé pour en analyser la composition. Les médecins cherchent à avoir accès à des images intérieures via l'externalisation par la pratique du dessin. **La technique de l'impression 3D rend aussi matérielle des choses immatérielles, des fichiers numériques**, et fait donc sens avec le propos de la série. La couche très fine de résine, presque translucide, donne une certaine fragilité aux œuvres, un aspect fantomatique.



Berdaguer et Péjus ne nous donnent pas les conclusions du test par les médecins. Les artistes se disent opposés aux catégorisations arbitraires des individus, d'autant plus qu'il est difficile de trouver des fondements scientifiques rigoureux à ce test. Les artistes préfèrent laisser les maisons libres à l'interprétation des spectateur.ices, qui peuvent d'ailleurs y voir des représentations heureuses ou féériques.

L'utilisation de dessins réalisés dans un cadre médical par les artistes pose aussi la question du statut de ces dessins et de l'utilisation de l'art par les médecins. La série évoque en ce sens notre fascination **pour l'art brut et l'art réalisé en contexte psychiatrique.**

Psychoarchitecture, 2015, Fonds d'art contemporain – Paris Collections, © Adagp, Paris, Crédit photographique : Julien Vidal/Parisienne de Photographie

Antoine d'Agata

Antoine d'Agata est un photographe né en 1961 à Marseille. Il s'intéresse à la photographie via ses différents voyages. En 1990, il prend des cours à New York avec les grands photographes Larry Clark et Nan Goldin, connus pour leurs images saisissantes et brutales des marges de la société américaine.

Il se fait connaître en France avec la parution de deux livres en 1998, *De Mala Muerte* et *De Mala Noche*, de photographies prises au Mexique. Antoine d'Agata s'est inséré dans les banlieues sombres des villes et a vécu parmi les toxicomanes et les travailleuses du sexe. Ces photographies sans filtre documentent ses rencontres. En 2004, il intègre la prestigieuse agence Magnum. Il réalise des images pour des expositions et des livres, mais aussi pour la presse comme récemment sur la guerre en Ukraine.



Photographies de la série *De Mala Muerte*, Fonds communal d'art contemporain de Marseille, © Antoine D'Agata/ Magnum Photos

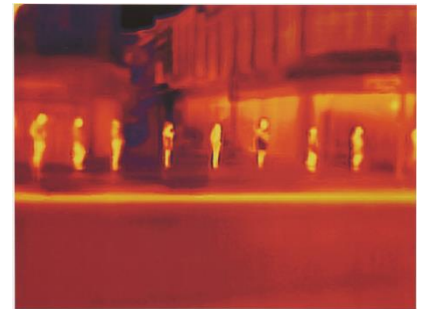
Parfois critique pour montrer des situations violentes ou extrêmes, sa posture de photographe est très particulière :

« Ma pratique photographique est indissociablement liée à mes expériences. Je ne peux imaginer faire autrement. **Je photographie ce que je vis pendant que je le vis.** Je ne peux photographier si je ne suis pas acteur à part entière des situations dans lesquelles je m'immisce ou que je provoque. Cet engagement est à mes yeux la seule légitimité acceptable de l'acte photographique. Toute autre pratique tient du commentaire photojournalistique ou du voyeurisme. La photographie rend possible **le développement simultané d'un regard sur le monde et son expérimentation.** ⁵»

Dans cette citation, Antoine d'Agata souligne une des particularités de la photographie. Par rapport aux autres médiums, la photographie se fait dans l'action et non dans un lieu séparé du réel comme l'atelier. L'artiste est à la fois photographe et témoin/acteur d'une scène.

⁵ Antoine D'Agata /Christine Delory-Momberger, in *Le désir du monde*, éditions Téraèdre, 2008, entretien sur le photographe (premières lignes du livre)

Cette posture se retrouve dans la série *Virus*, dont plusieurs photographies sont exposées à la médiathèque Françoise Sagan. Pendant les trois mois du confinement le plus stricte en France, au printemps 2020, Antoine d'Agata est sorti prendre des photographies tous les jours. Il a documenté deux types de lieux dans plusieurs régions de France : les hôpitaux et la rue. Les rues étaient désertes et angoissantes, peuplées uniquement des personnes qui n'avaient nulle part où aller. A l'inverse, Antoine d'Agata décrit une belle énergie à l'hôpital malgré la mort grâce à la force du collectif et au personnel soignant. Les photographies ont été prises avec la complicité des médecins et d'associations de terrain pour la rue. Une nouvelle fois, Antoine d'Agata tente de « transformer la pensée en geste » et de « vivre la violence du monde au lieu d'être spectateur⁶ ».



Antoine d'Agata, série *Virus* – Paris / France, 17 Mars – 11 Mai 2020, 2020, Fonds d'art contemporain – Paris Collections, © Antoine D'Agata/ Magnum Photos, Crédit photo : Léa Rollin

La série est spéciale car l'artiste a utilisé **un appareil thermographique** qui détecte la chaleur des corps. C'est une nouvelle technologie utilisée notamment dans l'armée. Sur les images, les corps sont réduits à des contours flous. Inspiré du concept « **la vie nue** » du philosophe Giorgio Agamben, Antoine d'Agata veut montrer l'homme réduit à sa plus simple expression en période d'épidémie et de restriction. L'homme est réduit au niveau physiologique et médical à l'hôpital et au niveau sociale et politiques pour les personnes sans domicile fixe.

Les images sont chargées de mystère. Les couleurs chaudes ont aussi un aspect rassurant. La vie persiste même au cœur d'une pandémie. La nouvelle technologie permet ici de créer de nouvelles formes d'images. Les images ont été exposées de différentes façons en série et éditées dans un livre.

Antoine Schmitt

Antoine Schmitt est un artiste autodidacte. Il a une formation d'ingénieur en programmation à Télécom Paris. **Pionnier de l'art généré par algorithmes**, il utilise ses savoirs faire techniques dans la conception de ses œuvres depuis la fin des années 90 :

« Je programme moi-même toutes mes œuvres. Quand je pense à une œuvre, je sais comment la faire. Je manipule le programme comme un sculpteur manipulerait de la terre glaise. ⁷»

⁶ <https://www.youtube.com/watch?v=7W3CcA8WPA8>

⁷ <https://www.artshebdomedias.com/article/antoine-schmitt-ou-lubiquite-de-ses-etres-machines/>

Pixel Noir est une installation visuelle générative. Des pixels blancs sont programmés pour bouger librement en évitant toujours soigneusement un carré noir, matérialisé par une toile dans l'espace. Cette œuvre s'inscrit dans les recherches sur **le mouvement** qui préoccupent Antoine Schmitt :

« Je m'intéresse au mouvement au sens large : au mouvement des galaxies, des particules, des gens, des pensées, des foules. Dans ces mouvements, ce qui m'intéresse, c'est le rapport entre les causes du mouvement et leurs formes : « pourquoi ça bouge, et comment ça bouge.⁸ » »



Les spectateur.ice.s peuvent rester assez longtemps devant *Pixel Noir* à être envouté.e.s par le mouvement car les points blancs ne font jamais le même trajet. Il n'y a pas de boucle avec un début et une fin mais un mouvement perpétuel de dynamiques variées comme une danse. La stabilité du carré immuable crée une tension avec le chaos des points en mouvement. Pour Antoine Schmitt, cette tension symbolise **aussi la lutte psychologique entre notre libre-arbitre, nos envies et les normes sociales et culturelles.**

Antoine Schmitt, *Pixel Noir*, 2010, installation multimédia, Fonds d'art contemporain – Paris Collections, © Antoine Schmitt

Antoine Schmitt aime aussi explorer **les liens entre Histoire de l'art et art numérique.** L'œuvre *Pixel Noir* est un hommage au *Carré Noir sur Fond Blanc* de Kasimir Malévitch, œuvre clé des débuts de l'abstraction. Le carré de Malévitch est ici rapproché du pixel, l'unité minimal utilisé dans les images numériques.

Pour Antoine Schmitt, la figure du carré n'apparaît pas dans la nature et est le symbole de l'intelligence humaine. Malévitch pensait aussi que le carré était la manifestation de la capacité humaine à la création, de son "suprématisme" sur la nature. Une œuvre générée par intelligence artificielle devient donc **un hommage à l'intelligence humaine.**



Vue de l'Exposition 0,10 dans laquelle apparaît *Carré Noir sur fond blanc*, Saint-Petersbourg, 1915

⁸ Ibid OU <https://www.institutfrancais.com/fr/magazine/rencontre/antoine-schmitt>

Antoine Schmitt a réalisé de nombreuses autres œuvres sur la figure du carré et du mouvement, aussi inspiré par une autre pionnière de l'abstraction, Vera Molnar. Par exemple *Pixel Single*, réalisé en 2021, est un carré lumineux. L'intensité lumineuse à hauteur d'œil clignote rapidement créant un rythme musical et reprenant le code Morse. La sculpture cherche à communiquer avec le spectateur.



Antoine Schmitt, *Pixel Single*, 2021, installation générative, © Antoine Schmitt, Crédit photo : Quentin Chevrier

Moffat Takadiwa

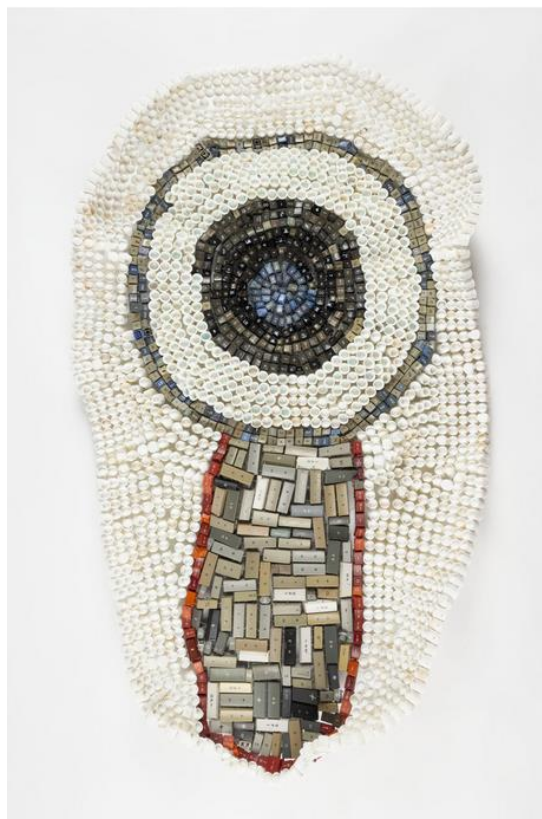
Né en 1983 et diplômé de l'école des arts appliqués de Bingerville (Côte d'Ivoire), Moffat Takadiwa vit et travaille dans le quartier de Mbare à Harare, **l'un des plus grands centres de recyclage et d'économie informelle** du Zimbabwe. L'économie de seconde main est très présente au Zimbabwe car le pays produit peu d'objets manufacturés et encore moins électroniques. Certains de ses objets usagés se retrouvent dans des décharges à ciel ouvert comme à Mbare.

Moffat Takadiwa fabrique ses œuvres à partir de matériaux de récupération collectés dans son quartier tels que des bouteilles en plastique, des claviers d'ordinateurs, des fils électriques ou des boîtes de conserve. Des assistants l'accompagnent dans la collecte de ces matériaux, son activité artistique crée ainsi une source de revenu pour plusieurs personnes.

En utilisant les matériaux recyclés, Takadiwa crée des sculptures, des installations et des assemblages qui reflètent les préoccupations liées aux questions de consommation de masse et d'inégalités environnementales. L'artiste s'inscrit ainsi dans des pratiques de réemplois présentes dans son pays. Pour lui, au Zimbabwe, il y a « un sens de l'écologie innée ⁹ » :

⁹ Entretien de l'artiste avec Morad Montazami, *Pleased to meet you : Moffat Takadiwa*, n°13, février 2022, p.7

« Mbare est toujours important dans mon travail, avec sa pratique de l'artisanat informel et le commerce qui y est lié, où les éléments d'infrastructure – jusqu'aux sacs contenant les marchandises – mènent leur propre vie. C'est comme un paysage visuel et sonore d'activités autonomes, un immense marché divisé en différents métiers et ateliers, fabriquant tout, depuis des cadres de fenêtres jusqu'aux brouettes, ainsi que toutes sortes de produits et de matériaux recyclés, et où les barils de pétrole peuvent aussi bien être utilisés comme contenants que comme matériaux de construction pour les étals. »



Moffat Takadiwa souligne dans cet entretien dans une perspective **d'écologie décoloniale** que des pratiques d'upcycling tendance dans les pays occidentaux sont pratiquées depuis longtemps dans les milieux populaires du Zimbabwe.

L'œuvre *Man in white (a)* est un assemblage de bouchons de dentifrice et touches de claviers d'ordinateurs. Le titre nous évoque une silhouette d'un homme en cravate. Sa forme arrondie et circulaire s'inspire des formes des champs de tabac de la province de Tengwe où a grandi l'artiste. Les éléments ont été reliés entre eux par un technique de tissage artisanal au fil de pêche. L'artiste reprend ainsi un savoir-faire ancien qui perdure grâce à la transmission entre ses assistant.es, qu'ils considèrent **comme des « artisans »**. Moffat Takadiwa souligne la force d'émancipation collective lié à ce travail.

Man in white (a), 2021, © Moffat Takadiwa, Fonds d'art contemporain – Paris Collections

Les déchets électroniques représentés ici par les claviers d'ordinateur posent particulièrement **des questions de recyclage**. Un rapport de l'ONU souligne que 2022, seulement un quart de ces déchets ont été correctement collecté et recyclé¹⁰. Dans l'incapacité de trier ces déchets, les pays occidentaux les envoient sous couvert de « dons » dans certains pays africains et asiatiques, alors même que ces pays ne sont pas les premiers consommateurs de ces objets. Les métaux utilisés dans les produits sont toxiques pour les populations locales qui souvent brûlent les déchets pour s'en débarrasser¹¹. La logique coloniale est d'autant plus forte que des pays comme le Zimbabwe sont exploités par des entreprises occidentales pour les métaux rares. Le gouvernement zimbabwéen lutte pour obtenir des bénéfices de ces extractions¹².

Moffat Takadiwa souligne que l'utilisation des claviers questionne aussi **les restes du colonialisme dans la langue**. La langue la plus parlée au Zimbabwe est le shona, un mix inventé par les colons britanniques entre l'anglais et plusieurs langues locales. Moffat Takadiwa raconte :

¹⁰ <https://news.un.org/fr/story/2024/03/1144341>

¹¹ Un article de BBC sur une décharge au Ghana : <https://www.bbc.com/afrique/monde-58536488>

¹² <https://www.lesechos.fr/monde/afrique-moyen-orient/le-zimbabwe-gele-les-permis-d'extraction-de-ses-mineraux-strategiques-1893128>

« Le groupe de jeune avec lequel j'ai commencé à détruire des claviers d'ordinateur et leurs alphabets anglais afin d'imaginer de nouveaux abécédaires dans diverses œuvres d'art : il s'agissait d'une sorte de performance, d'expérimentation, déconstruisant l'autorité du langage et aboutissant à une sorte de « Broken English » qui reflète les conflits et les traumatismes liés à la domination coloniale. ¹³»

L'acte de décomposer et recomposer permet de réparer des histoires personnelles et collectives. Très sensible à la transmission, Moffat Takadiwa a créé un lieu le Mbare Art Space où sont notamment enseignés le codage et la programmation informatique.



Moffat Takadiwa, *The Bull*, 2022, © Moffat Takadiwa, Crédit photo : Sémiose

¹³ Entretien de l'artiste avec Morad Montazami, *Pleased to meet you : Moffat Takadiwa*, n°13, février 2022, p.9